

Culture - Art

Le Musée des beaux-arts de Dijon se réinvente

Après dix ans de travaux, le Palais des ducs offre un parcours unifié pour ses riches collections composées de dons successifs.

Par Harry Bellet
Publié le 17 mai 2019



Le 3 mai 2019, des œuvres sont réinstallées pour l'ouverture imminente du musée.
CLAIRE JACHYMIACK POUR LE MONDE

C'est l'un des plus vieux musées de France, et il est tout neuf : fondé sur les bases d'une école de dessin ouverte en 1766 par le peintre François Devosge (1732-1811), qui eut, entre autres, pour élèves le peintre Pierre-Paul Prud'hon et le sculpteur François Rude, le Musée des beaux-arts de Dijon rouvre le 17 mai l'ensemble de ses salles - soit 4 200 m² d'espaces d'exposition - après plus de dix ans de travaux.

Confiée aux architectes Yves Lion et Eric Pallot, la rénovation des bâtiments de l'ancien Palais des ducs et des Etats de Bourgogne était complexe : les immeubles qui composent l'ensemble ont été érigés à des époques différentes, entre le XIV^e et le XIX^e siècle, un enchevêtrement de styles et de techniques mais aussi de fonctions puisque les lieux ont accueilli les ducs de Bourgogne, les rois de France de passage et les gouverneurs qu'ils dépêchaient sur place, avant de recevoir les maires de Dijon. Cette rénovation a coûté 60 millions d'euros (25,7 pour la ville, 8,3 pour Dijon Métropole, 16,6 pour l'Etat, 8,4 pour la région, et les 800 000 euros restants financés par le mécénat du groupe de gestion de l'eau et de l'environnement Suez) et s'inscrit dans le contexte plus large de mise en valeur du centre-ville, devenu piétonnier.

Redistribution des espaces

« L'Hivernal symbolise notre volonté d'inscrire davantage notre action au plus près de notre territoire, mais aussi dans le temps », nuance Mickaël Marin, le directeur de Citia et du Festival d'Annecy, qui a accueilli lors de son dernier cru quelque 13 000 accrédités, dont un tiers au Marché du film, véritable poumon économique de l'événement.

Les habitués seront surpris : on entre désormais par la place de la Sainte-Chapelle, située entre le musée et le Grand Théâtre. L'espace d'accueil et la boutique se situent de chaque côté d'un passage qui mène, au choix, vers les collections en empruntant l'escalier d'honneur construit au XIXe siècle, ou vers la cour de Bar, désormais le point central du site, où est installée une brasserie. Juste retour des choses : c'est sur la cour que s'ouvraient les cuisines duciales... Une cour est dominée par une tour Renaissance, mais aussi par une extension revêtue d'un alliage de cuivre doré qui tranche avec les ardoises des toitures (il y en a 160 000, toutes nettoyées et repositionnées, ou remplacées le cas échéant). Derrière cette structure se trouve l'ascenseur qui permet désormais aux personnes handicapées d'accéder à l'ensemble des salles du musée.

En tout, 1 500 œuvres sur les 130 000 que comptent les collections peuvent être exposées.

Le parcours comprend cinquante salles, chronologiquement quand c'était possible, en commençant peu ou prou par les derniers étages où ont été déployées, après quelques pièces de l'Antiquité (dont des portraits du Fayoum) et du Moyen Age (un exceptionnel panneau à double face de Konrad Witz, mais aussi, dans une salle spécifique, les incroyables tombeaux polychromes des ducs Philippe le Hardi et Jean sans Peur ainsi que de l'épouse de ce dernier, Marguerite de Bavière), les œuvres de la Renaissance et du XVIIe siècle. L'art du XVIIIe siècle est installé dans une aile qui lui est contemporaine, les salles de l'ancienne école de dessin, datant de 1787. Et c'est un bâtiment de 1852 qui accueille les XIXe et XXe siècles.

En tout, 1 500 œuvres sur les 130 000 que comptent les collections peuvent être exposées, sans compter celles que reçoit, au rez-de-chaussée, l'espace dévolu aux expositions temporaires, avec pour premier invité le peintre Yan Pei-Ming - il occupe 300 m², avec un accès indépendant. Les travaux ont permis d'effectuer un récolement des collections - chacune des pièces a été vérifiée une à une. Pour ce faire, les réserves ont été installées dans un bâtiment à l'extérieur, qui abrite aussi les ateliers de restauration ou prises de vues photographiques et peut recevoir les chercheurs.

Certaines pièces ont été nettoyées et restaurées : la seule restauration de la toile de Prud'hon, au plafond de la salle des Statues, a mobilisé douze personnes pendant près d'un an et a coûté 132 000 euros. Ce qui a permis quelques heureuses surprises et certaines réattributions, le tout pour un budget de 5 millions d'euros, pris en charge par l'Etat et des mécènes privés. Le chantier a aussi permis d'effectuer des campagnes de fouilles archéologiques, lesquelles ont mis au jour des vestiges médiévaux, mais aussi un passage oublié qui permettait, pense-t-on, à Charles le Téméraire de rejoindre son cabinet de travail.

Collections admirables

Parmi les nombreux musées français, celui de Dijon a toujours fait bonne figure : chargé de l'inspecter en 1907, Henry Lapauze, directeur du Palais des beaux-arts de la ville de Paris, qui déplorait le triste état de la plupart de ceux qu'il avait vus en province, soulignait qu'ici « *les admirables collections sont installées dans de très bonnes conditions* », dans un musée « *tenu avec un soin parfait...* »

Admirables collections qui débutèrent par ce qu'il faut bien appeler de l'art contemporain, dans la mesure où le noyau en furent les dessins qu'y déposaient les élèves formés par François

Devosge, puis pour les meilleurs d'entre eux envoyés à Rome pour y parfaire leur éducation. François Devosge fut appuyé par des notables locaux, eux-mêmes collectionneurs, qui apportèrent leurs pierres à l'édifice.

Car, hormis les saisies révolutionnaires et les dépôts de l'Etat, le musée fut longtemps trop pauvre pour procéder lui-même à des acquisitions importantes : trop pauvre en 1876 pour réunir les 1 200 francs nécessaires à l'achat de quatre statues de pleurants des tombeaux des ducs de Bourgogne, aujourd'hui au Musée de Cleveland, trop pauvre pour trouver en 1888 les 20 000 francs nécessaires pour le tombeau de Philippe Pot, heureusement acquis par le Louvre.



CLAIRE JACHYMIACK POUR LE MONDE

Force était donc de faire appel à la générosité des artistes, Prud'hon en tête – ayant bénéficié de la bourse dijonnaise de séjour à Rome, il est bien représenté dans les collections –, et des mécènes. Suscités par des conservateurs souvent exceptionnels, les dons affluèrent dès le XIXe siècle, venus d'un certain Aimé-Charles Horace His de La Salle, d'Anthelme et Edma Trimolet, d'Alexandrine Dècle, de Charles-Honoré Thévenot, retombés depuis dans l'anonymat mais qu'il est bon de saluer ici.

En 1905, c'est au tour d'Henri et Sophie Grangier, en 1911 de Jules Maciet, et en 1916 le musée reçoit le legs de la collection de Marie-Henriette Dard, « à elle seule un insigne musée » (Dijon lui doit notamment le Konrad Witz), puis en 1925, après quelques tribulations, celui de l'égyptologue Albert Gayet, enfin en 1928 les collections de ceux qui en furent longtemps conservateurs, les frères Gaston et Albert Joliet.

Lien étroit entre musée et édiles

Ce dernier exerçait ses fonctions gratuitement, ayant demandé que son salaire soit affecté « à l'embellissement du musée... » Les impressionnistes (Manet, Monet, Sisley) entrent au musée en 1930 grâce au legs du docteur Albert Robin, et d'autres suivent en ordre dispersé au gré des successions, jusqu'aux donations de Pierre et Kathleen Granville en 1969, 1974 et 1986, plus de mille œuvres qui à elles seules font du musée une référence pour l'art des XIXe et XXe siècles.

Une autre figure doit être citée, celle de Pierre Quarré, qui dirigea le musée de 1938 à 1979. Alors jeune conservateur, il s'interposa entre ses statues de bronze et les troupes d'occupation allemandes qui voulaient les fondre. Grand médiéviste, il fit beaucoup pour une meilleure connaissance de la statuaire bourguignonne de la fin du Moyen Age, et c'est sous son mandat que furent mis en valeur les tombeaux des ducs de Bourgogne.

Il obtint aussi l'appui du maire de Dijon d'alors, l'inénarrable chanoine Félix Kir, pour rénover une première fois le musée en profondeur et le déployer dans de nouvelles salles auparavant affectées à d'autres fonctions. Enfin, et surtout, tout en s'appuyant sur une active société d'amis du musée, il sut obtenir des crédits qui lui permirent de se lancer dans une véritable politique d'acquisition. Depuis le chanoine Kir et Pierre Quarré, les liens entre le musée et les édiles de la ville ne se sont jamais distendus.

Musée des beaux-arts de Dijon,
Palais des ducs et des Etats de Bourgogne.
Tél. : 03-80-48-88-77.
Ouvert tous les jours, sauf mardi.
Du 1er octobre au 31 mai, de 9 h 30 à 18 heures.
Du 1er juin au 30 septembre, de 10 heures à 18 h 30.